

L'ÉCRITURE DE L'ARCHIVE ET DE L'ALTÉRITÉ : LES DYNAMIQUES FACTUELLES DANS *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES* D'AHMADOU KOUROUMA

Jean-Jacques Koffi KASSI

Maître-Assistant

Littératures africaines/Sociocritique

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

jjkasskoff@gmail.com

Résumé

*Cette analyse s'articule autour de la question de la factualisation, des contextures sociologiques et des enjeux historiques dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma. Elle interroge l'espace du texte dans ses influences socioculturelles. Cette dynamique de croisement du littéraire et du social permet de saisir ce texte romanesque dans ses fondements multiples liés à la vie sociale, à la philosophie et à la culture du peuple dont est issu l'auteur. On note constamment des événements qui confèrent au texte un théâtre dans lequel les procédés d'actualisation permettent au lecteur d'identifier des personnalités politiques, des référents idéologiques, des lieux et des moments authentifiables. Il en est ainsi de l'imaginaire narrative qui systématise la sociologie politique africaine dans l'ordre d'une schématisation véridique et pertinente aux indices de discours testimonial.*

Mots clés : *La factualisation, influences socioculturelles, référents idéologiques, schématisation véridique.*

Abstract

While waiting for the vote of the wild beasts, in the possibilities of its sociological contexts, as well as the very relationship between saying, writing and truth, raises the question of the policies of totalitarianism and ethnological identity. This novel is based on a realism that can first be read through the meticulous description of the social, philosophical and cultural

life of the people from which the author comes. We constantly note events that give the text a theater in which the updating processes allow the reader to identify political figures, ideological referents, places and authentic moments. This is the case with the narrative imaginary which systematizes African political sociology in the order of a true schematization that is relevant to the clues of the testimonial discourse.

Keywords: *The discourse of testimony, ethnological identity, ideological and cultural references, truthful schematization.*

Introduction

La littérature africaine contemporaine est engagée dans un processus d'agrégats socioculturels et de sédimentation de la politique constamment actionnée par le mode d'installation d'historicités. Dès lors, le postulat d'une contamination de l'univers imaginaire par le monde réel devient possible. C'est d'ailleurs ce que suggère J. M. Schaeffer (2000, p. 127) qui écrit que : « il y a une incursion de la réalité dans l'irréalité », c'est-à-dire la technique narrative qui aboutit à la déstabilisation et à la fragilisation du statut fictionnel de l'œuvre littéraire et qui inscrit l'imaginaire dans les épistémès culturelles symptomatiques de la modernité en cours dans les textes.

En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma, support de notre réflexion, s'articule et fonctionne depuis les profondeurs de cette dynamique scripturaire qui s'organise et prolifère à partir des ressources sur le social. Cette constante s'avère plausible au décryptage des termes par lesquels Ahmadou Kourouma justifie les linéaments de ce roman, dans l'entretien qu'il a accordé à C. Toulabor et T. Le Renard (1999, p. 178) : « Je ne suis pas engagé. J'écris des choses qui sont vraies. Je n'écris pas pour soutenir une théorie idéologique, politique, une révolution, etc. J'écris des vérités comme je les ressens. J'écris les choses comme elles sont. Comme le diseur de vérité ».

En effet, cette analyse s'attachera à montrer comment, par le biais d'une narration complexe à tonalité épique, s'appuyant sur l'identité culturelle du peuple Manding et sur l'histoire de l'Afrique contemporaine, Ahmadou Kourouma explore le substrat politique dans son opacité qui révèle toutes les turbulences d'un monde dans lequel le réel et l'imaginaire trouvent leur cohérence. Il s'agit d'interroger le textuel et son contexte d'élaboration, d'établir une filiation entre le roman et son extérieur sociologique pour dégager comment les paradigmes du vraisemblable et de l'authentifiable trouvent leurs expressions dans le récit. Comme le souligne D. Maingueneau (1993, p. 5), « les territoires textuel et factuel sont indissociables ». Ce qui suppose la notion d'intertextualité d'E. Cross (2003, p. 197) qui écrit que toute production littéraire comprend « la matière historique re-transmise et la société représentée ou vécue à travers les différentes pratiques sociales ».

La sémiologie littéraire, fondée sur les réactions des lecteurs à l'œuvre, est probablement une méthode qui peut cerner le plus objectivement le caractère historique de ce récit. Elle peut également contribuer à mieux définir la spécificité des narrations voire d'une sociocritique de type socio-sémiotique et à jeter les bases d'une analyse du discours romanesque. Par de telles hypothèses, le questionnement de l'archive et de l'altérité s'inscrit dans une analyse qui s'élabore d'abord autour de la culture, de la philosophie et de l'identité ethnologique d'un peuple de référence. Ensuite, elle interroge les contextes politiques du totalitarisme ambiant et les enjeux géopolitiques de l'Afrique postindépendante dont elle constitue la substance.

1. Témoignage du monde malinké ou la technique d'écriture socio-culturel

Le mode de production du projet romanesque, tel que relevé dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, conditionne une écriture sociale, philosophique et culturelle fondée sur le témoignage. Ce qui amène à interroger la sociologie du texte, appréhendée par P. Zima (1985, p. 10) comme « une lecture idéologique dans sa spécificité textuelle ». Mieux, il revient de décrypter les modes de transcription du réel dans toutes ses figurations et ses manifestations symboliques, de relever les modalités d'imbrication du culturel, de l'historicité et de l'ethno-texte discursifs.

1.1. La prégnance de la griotique et du donsomana : constantes culturelles de la société Mandingue

Il est connu que la littérature africaine postmoderne fonde essentiellement ses mécanismes de création sur la reproduction des fragments d'une réalité culturelle ou d'un discours traditionnel. En cela, *En attendant le vote des bêtes sauvages* transpose, dans la fiction littéraire écrite, les modèles discursifs, narratifs et pragmatiques propres à l'oralité africaine. D'ailleurs, M. Gassama (1995, p. 51) n'a pas manqué de confirmer que :

Le langage d'Ahmadou Kourouma est celui de son peuple : le peuple malinké est certainement l'un des peuples africains qui accorde le plus d'intérêt, dans la vie quotidienne, à l'expressivité du mot et de l'image et qui goûte le mieux les valeurs intellectuelles, donc créatrice de parole.

À l'instar de la société traditionnelle malinké, l'auteur donne la parole à un sora (griot ou musicien de la confrérie des chasseurs), dont le récit est oralement ancré, au point de caractériser, par endroit, la sublimation du fait linguistique et l'idéalisation des faits vécus. Le corollaire de cet état de fait

lexico-narratologique, c'est l'auto-présentation du narrateur : « Moi, Bingo, je suis le sora ; je louange, chante et joue de la cora. Un sora est un chantre, un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs. Retenez mon nom de Bingo, je suis le griot musicien de la confrérie des chasseurs » A. Kourouma (1999, p. 10).

Il est patent que cette écriture peut, dans une certaine mesure, s'identifier à une poésie lyrique dont l'originalité est d'afficher des rythmes et débits, identifiants stylistiques majeurs de l'art oratoire. Et ce, non seulement par un traitement particulier réservé aux mots, mais aussi, par le récit lui-même en tant que substance littéraire communicative de l'ambiance voire du réel des us et coutumes Malinké dans leur matérialité et leurs manifestations symboliques. On peut, par ailleurs, souligner l'omniprésence des proverbes, l'un des traits caractéristiques de cette forme d'espace dédié au conteur traditionnel : « Malgré le séjour prolongé d'un oiseau perché sur un baobab, il n'oublie pas que le nid dans lequel il a été couvé est dans l'arbuste » A. Kourouma (1999, p. 11).

En mettant en scène un narrateur-conteur, ou du moins un griot musicien (Bingo) assisté d'un répondeur (Tiécoura) et d'un auditoire actif, l'incipit indique que ce roman convoque « une scénographie de conteur », selon les termes de D. Maingueneau (2004 : p. 199). Par cette mise en scène, copie du substantiel oratoire, le récit se met au service du comptage, pour instruire sur l'exégèse de cette culture Malinké. Le nœud de la question, c'est que sous sa facette de donsomana, geste célébrant les héros chasseurs, le roman se présente comme un récit vivant qui répond aux besoins des littératures initiatico-ancestrales négro-africaines. Ce profil culturel amène A. Thoyer (1995, p. 11) à le décrire en ces termes :

Les donsomana constituent l'un des genres majeurs de la littérature orale bamana-maninka. Ces longs poèmes initiatiques, empreints de merveilleux, consacrés à l'histoire des

héros chasseurs, sont chantés par le donsojeli (aède des chasseurs) et joués sur le donsonkoni (luth de chasseurs) au cours des cérémonies des donsoton, confrérie religieuse unissant des chasseurs.

Un constat nous paraît évident. Le réel Malinké défie les cohérences du discours imaginaire, transcende les formalités génériques de la fiction romanesque. Le donsomana apparaît comme l'une des manifestations du creuset des richesses inaliénables à l'identification d'un peuple et de sa culture. C'est donc en conteur, en archiviste et en promoteur de la tradition de son peuple qu'Ahmadou Kourouma exalte l'histoire de Koyaga dans des dispositions à travers lesquelles est mis en évidence un art traditionnel. Il informe : « Le récit purificateur est appelé en malinké un *donsomana*. C'est une geste. Il est dit par un *sora* accompagné par un répondeur *cordoua*. Un *cordoua* est un initié en phase purificateur, en phase cathartique » A. Kourouma (1999, p. 10).

Il est très aisé de tenter une approche culturelle de ce récit, tellement les démarches et les visées des phénomènes sociaux liés à la geste du donsomana travaillent à son articulation. Le fond culturel qui est relaté dans ce passage concerne d'une part les activités auxquelles s'adonnent respectivement un *sora* et un *cordoua*, d'autre part la place et l'importance des deux dans la société traditionnelle malinké. Ce roman, à l'instar d'une encyclopédie vivante, se distingue par son ancrage dans le réalisme culturel, par son adresse spéciale aux facettes de la vie des héros chasseurs. Du coup, il remplit une fonction sociologique indéniable.

En outre, dans l'exposition de la vie de l'énigmatique Koyaga, l'auteur accorde une grande importance à certaines catégories littéraires et linguistiques telles que : le mythe, la chanson, les proverbes, les calques ; autant de stratégies discursives et narratives permettant de rendre compte d'une réalité sociétale. En effet, en insistant particulièrement sur ces différentes

catégories de l'oralité, l'auteur, à l'instar de grands ethnologues tels que Marcel Griaule et Claude Lévi-Strauss, établit le rapport étroit qui lie l'oralité à la formation de l'identité communautaire et à la mémoire sociale. Sur ce dernier aspect, P. Ricœur (1985, p. 168) écrit que :

La mémoire de l'ancêtre est en intersection partielle avec la mémoire de ses descendants, et cette intersection se produit dans un présent commun qui peut lui-même présenter tous les degrés, depuis l'intimité du nous jusqu'à l'anonymat du reportage. Un pont est ainsi jeté entre passé historique et mémoire, par le récit ancestral, qui opère comme un relais de la mémoire en direction du passé historique, conçu comme temps des morts et temps d'avant ma naissance.

C'est sans doute cette intimité et cette mémoire qui fondent et féconde essentiellement les mécanismes de création sur la représentation des fragments d'une réalité sociale ou d'un discours traditionnel. La vérité, c'est que, l'œuvre de Kourouma, fondamentalement circonscrite dans son contexte d'élaboration du « dire la vérité » et d'une veillée cathartique, s'édifie mieux par les figurations scéniques, connectées qu'elles sont au substrat véridique du quotidien culturel du peuple dont lui-même est originaire. Les informations livrées sur le donsomana, les héros chasseurs et les sora donnent naissance à d'innombrables entrelacs culturels, sociaux et philosophiques qui créent à leur tour une dynamique factuelle dans discours romanesque. Le roman devient alors un recueil qui conserve un pan du patrimoine culturel malinké.

Par ailleurs, il convient de noter que dans cet écrit des habitudes malinké, l'intertexte ethnographique constitue un important moyen d'analyse idéologiques et permet en même temps une plus grande lisibilité du factuel.

1.2. Les ethno-textes ou le décodage de l'identité ethnologique malinké

L'immersion des écrivains dans la culture africaine reste une dimension fondamentale et récurrente de la critique littéraire négro-africaine. Elle recherche quels sont les éléments constitutifs d'une population donnée, en s'aidant des renseignements que lui fournit l'œuvre littéraire en ce qui concerne les caractères linguistique, géographique et anthroponymique. Ainsi, dans son approche relative aux rapports entre un groupe social humain et le texte littéraire, nous assistons, par le biais du portrait des chasseurs, à une restriction du champ géographique qui astreint en conséquence à une spécification propre à une aire culturelle précise :

Vous avez convoqué les sept plus prestigieux maîtres parmi la foule des chasseurs (...). Ils ont tous leur tenue de chasse : les bonnets phrygiens, les cottes auxquelles sont accrochés de multiples grigris, petits miroirs et amulettes. Ils portent tous en bandoulière le long fusil de traite et arborent tous dans la main droite le chasse-mouches de maître A. Kourouma (1999, p. 9). Dans ce fragment textuel, le portrait purement dénotatif interpelle tout entendement formaté à la civilisation ce que cette caste représente. Le factuel se perçoit, entre autres, par cette particularité vestimentaire qui désigne une seule catégorie d'individus formant une unité homogène sous le rapport de la société malinké, peuple d'origine culturelle de l'auteur et de son texte. « Les bonnets phrygiens, les multiples grigris, les petits miroirs et amulettes, le long fusil et le chasse-mouches » A. Kourouma (1999, p. 9) qui constituent l'accoutrement de ces personnages sont des poches de manifestation de l'image du "Donso", chasseur traditionnel originaire du nord de la Côte d'Ivoire.

Le décryptage de l'identité ethnologique malinké dans cet écrit montre que l'expérience culturelle locale de l'auteur informe l'activité créative. De façon illustrative voire informative, le

narrateur renseigne sur l'une des croyances du peuple textuel : « Le *nô rô* est une croyance et un mot de la civilisation paléo et malinké » A. Kourouma (1999, p. 126). Résolument, l'image du récit est basiquement une image de construction ethnographique, comme on le voit dans le schéma philosophique et bien renforcé par la théorie malinké du *nô rô*, qui prélude au récit de la vie de Macléديو à la page 126 : le porteur d'un « *nô rô* funeste » cherche son « homme de destin », porteur d'un *nô rô* contraire, « heureux *nô rô* » qui « annihile la damnation » pour ainsi créer l'harmonie entre les deux.

De même, la fréquence de références religieuses dans la phrase « il va deux fois par an à la Mecque » A. Kourouma (1999, p. 298) et la présence régulière du « marabout » au sein de la communauté textuelle figure, d'une certaine manière, un important travail d'enquête, de fouille, d'information et de connaissance de la part de l'auteur. De fait, le fond civilisationnel qui est relaté dans ces passages concerne les croyances et activités religieuses principales auxquelles s'adonne le malinké. Finalement, l'enracinement de ce récit dans la réalité sert à véhiculer une civilisation dans ses aspects intellectuels ou idéologiques, mais constitue également, comme le souligne L. Kesteloot (2001, p. 13), « une source inépuisable des interprétations du cosmos, des croyances et des cultes, des lois et des coutumes (...); des modes de pouvoirs politiques et stratifications sociales... ». Au demeurant, si Kourouma appuie sa fiction sur des références ethno-historiques locales ou malinké plus précisément, c'est bien sûr pour attribuer à son œuvre une couleur particulière, mais aussi pour renforcer, pour ainsi dire, la véracité de sa fiction, comme il se plaît lui-même à dire, au sujet de ce roman : « j'écris des vérités ».

Par ailleurs, des noms propres tels que Tiécoura, Nadjouma et Koyaga ne relèvent pas des linéaments romanesques (fictionnels); bien au contraire, ils jouent un rôle dénotatif évident dès qu'on appréhende les réalités ethnico-culturelles de

la région sur laquelle Kourouma éveille explicitement l'idée de ses lecteurs. Ainsi, en plus d'être « une métaphore de la personne », à en croire l'anthropologue C. L. Strauss (1966, p. 294), le nom est encore considéré comme un signe par lequel la culture et son référent sont indissociables. C'est ce que confirme fort pertinemment cette réflexion de C. Fromilhague et d'A. Sancier-Château (1991, p. 65) :

Le nom a d'abord et avant tout, une fonction référentielle : nommer un personnage, c'est lui donner une assise sociale et individuelle. Quand, de plus, le nom évoque un référent qui a une réalité extralinguistique [...], il est un marqueur de réalisme, puisqu'il voue la fiction dans un univers de référence réel.

Dans ce même ordre d'idées, on peut attribuer à la nomination une certaine réalité psychosociale car elle renseigne, dans bien des cas, sur les rapports humains dans lesquels l'individu se définit socialement et culturellement. Mieux, l'emploi des caractères ethniques et des substantifs désignant une communauté de langue est récurrente et se réduit principalement aux mots malinkés. Ainsi, voit-on qu'au plan discursif, ces notations ethnographiques « Allah » et « sarafoulahi » qui visent à concilier les descriptions et narrations dans le but de conférer au texte une coloration locale mandingue.

En attendant le vote des bêtes sauvage est ce tout complexe fait de savoirs, de croyances, d'art et de toutes les habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société malinké. Aussi, l'auteur offre à son texte imaginaire des pactes de lecture aux indices de romans-mémoires, de romans-journaux, romans-biographie en mot de 'roman-archive'.

2. Dispositifs narratifs du témoignage ou la poétique de la référentialité

Dans une orientation sémiotique, le rapport dialectique de l'œuvre d'art à la société est manifeste, et c'est bien cette

dernière qui fournit à la première ses modèles et références. Yves Reuter (2000 : p.101) l'explique par ces termes :

Lorsque le texte procure une impression, un effet de réel, ce qui est le cas le plus fréquent dans notre tradition romanesque, on parle de réalisme entre deux réalités hétérogènes : le monde linguistique du texte et l'univers du hors-texte linguistique (paroles, objets, personnes, lieux, événements...).

Ainsi, dans ce que l'on pourrait identifier comme « récit de la vie », selon Hervé Le Corre (2003 : p.78), *En attendant le vote des bêtes sauvages* semble articuler une certaine configuration historiographique. Il pose en des termes dynamiques et conjecturaux des questions qui hantent les investigations qui occupent l'essentiel de la critique politique dite postcoloniale tant la démarche créatrice de son auteur est inféodée par les renseignements sur la situation sociopolitique de l'Afrique contemporaine.

2.1. L'écriture de la démesure ou la parodie de la sociologie politique en Afrique

Notoirement investie par « la verve extraordinaire d'un conteur », selon M. Borgomano (2000, p.185) et en vertu de divers artifices et procédés de l'art oratoire, l'œuvre de Kourouma bascule dans le témoignage sur la vie politique en Afrique. J. Chevrier (1986, p. 25) formule un commentaire sur ce genre de procédé stylistique : « La tradition orale africaine remplit une fonction à la fois sociologique et politique ». Par la prégnance de l'intertexte politico-social, le texte convoqué se lit dans une perspective esthétiquement transtextuelle dont les linéaments ouvrent une attention particulière sur la sociologie politique en Afrique.

Le premier postulat s'observe dans la conception que le personnage Koyaga et ses pairs ont de la gestion étatique. Pour eux en effet, les lois fondamentales des « présidents chasseurs de l'Afrique indépendante de la guerre froide » A. Kourouma

(1999, p.193) se libellent en ces principes insidieux, observables dans la réalité sociopolitique de l'Afrique contemporaine : l'unicité de la caisse de l'État et du budget du président, le mensonge d'État, le rejet des cultures africaines et l'assassinat politique. Ailleurs, le vocabulaire de prédation qui caractérise le discours s'inscrit dans la logique de la chasse où les différents dictateurs doivent systématiquement neutraliser les fauves (opposants politiques) qui convoitent leur territoire (le palais présidentiel). Pour eux et précisément selon les enseignements du « président au totem caïman », « les adversaires politiques sont des ennemis. Avec eux, les choses sont simples et claires. (...). On leur applique le traitement qu'ils méritent. On les torture, les bannit ou les assassine » A. Kourouma (1999, p. 2). L'impression et l'effet de réel que procure l'autopsie de cette politique animalière est observable dans les nombreux coups d'État, guerres civiles et assassinats politiques dont se livrent les diverses classes politiques de l'Afrique post-coloniale. À ce sujet, T. Todorov (1966, p. 126) écrit que : « L'œuvre littéraire a deux aspects : elle est en même temps une histoire et un discours. Elle est histoire, dans ce sens qu'elle évoque une certaine réalité, des événements qui se seraient passés, des personnages qui, de ce point de vue, se confondent avec ceux de la vie réelle ».

Bien à propos, par certaines interférences et en appuyant l'analyse sur la sémiotique, les modèles de vie politique que propose l'auteur sur le fonctionnement des républiques imaginaires (la République du golf et les états voisins) impliquent nécessairement les dimensions extratextuelles du Togo de Gnassingbé Eyadema, du Burkina Faso de blaise Compaoré, de la RDC de Mobutu, de la Côte d'Ivoire d'Houphouët Boigny..., tous impliqués autant dans des coups d'États sanglants, dans des guerres civiles meurtrières que dans des assassinats politiques sournois. L'histoire nous rappelle le meurtre de Thomas Sankara qui a porté Compaoré au pouvoir,

les deux coups d'État perpétrés par Eyadema en 1963 où il participe à l'assassinat de Sylvanus Olympio et 1967, sa prise du pouvoir, l'assassinat de Lumumba sous la déloyauté de Mobutu, pour ne citer que ces références historiques plausibles.

En outre, la chasse tant affectivée par Koyaga dans l'univers romanesque, avec l'idée d'« une Mecque pour les chasseurs » A. Kourouma (1999, p. 317), renvoie peu ou prou aux lubies des dictateurs du monde réel, car cet exercice propose une parodie singulière de deux présidents réels : Eyadema et Mobutu. D'abord, à travers les analyses sociales de J. De Menthon (1993, p.150) qui révèlent que les parcs nationaux du Togo occupaient une partie importante de la superficie du pays, opinion traduite dans la fiction par la création de « la plus grande réserve de chasse de l'Afrique de l'ouest » A. Kourouma (1999, p. 317), on discerne son hypothèse selon laquelle cette réserve a été créée, en partie, pour les plaisirs de chasse auxquels le président Eyadema convie, très souvent, ses invités de marque ou ses paires.

Mieux, les effets de ressemblance construits par le texte dégagent deux réalités hétérogènes : le monde linguistique du texte où Koyaga cumule les titres de Président, soldat, chasseur et l'univers du hors texte linguistique où Eyadema est dans la réalité militaire, homme d'état et féroce de chasse. Pour ce qui est du président Mobutu, l'histoire nous renseigne que ses accoutrements et décors en peau de léopard ainsi que son surnom de « léopard » proviennent de sa passion controversée pour ce félin : en même temps qu'il le vénère, il adore traquer ce spécimen animal pour ses plaisirs de chasse et de décoration.

Enfin, le symbolisme du donsomana et de ses structures imaginaires restent profondément marqués par les conférences nationales, événements historiques et politiques organisés en Afrique et dont l'objectif était de poser les bases de la démocratisation des régimes totalitaires. Par le recours au donsomana, l'auteur cherche à convaincre et à imposer la réalité

des événements de 1990 à 1992. Ainsi, Tout comme il existe des marques de la fictionnalité, avec la déchéance et le procès des bavures du personnage Koyaga, dans le dérèglement de l'ordre social et idéologique en République du Golf, cette longue veillée de catharsis indique une convention de vérité, des signes d'une plausibilité qui légitiment la conférence nationale au Togo, à un moment de crise de légitimité du régime d'Eyadema.

Cette question du rapport de la fiction à la société, de l'imaginaire au réel, C. Duchet (1973, p. 449) le considère, d'un point de vue social, comme une écriture de la socialité. Il s'en explique comme suit : « Elle est d'abord tout ce qui manifeste dans le roman la présence hors du roman d'une société de référence et d'une pratique sociale, ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure ».

La socialité est, d'autre part, ce par quoi ce roman s'affirme comme un acte par lequel Kourouma dit la vérité, en produisant, par des accointances, les conditions de lisibilité sociale. De ce point de vue, les effets de réel dans la fiction littéraire précèdent et excèdent les codes véridictionnels orchestrés par l'évocation de noms d'individus réels, de lieux existants et d'événements historiques attestés.

2.2. Du pacte de référencialité et de factualité ou l'écriture de vérité et d'authenticité

Dans l'intention du témoignage, on constate parfois que des scripteurs font de leurs écrits une sorte d'anticipation sur les effets de leurs révélations. Le discours littéraire se prête, dès lors, à la communicabilité qui, suivant les attentes du lecteur, suppose une crédibilité ou plus exactement une pertinence. On peut bien le constater, l'adresse de Kourouma (« j'écris des choses qui sont vraies ») est de nature à prédisposer le lecteur à un certain mode de réception. Dès lors, il s'établit une stratégie

discursive qui permet à l'écrivain de nouer, avec son lectorat, un contrat, une sorte de "pacte de lecture".

Le traitement des différents événements de plusieurs nations et du monde réel dans les moments authentifiables du passé et du présent tels que la colonisation belge A. Kourouma (1999, p. 227), la marche verte du 6 novembre 1975 A. Kourouma (1999, p. 265), la conférence de Berlin en 1885 A. Kourouma (1999, p. 211), les grandes guerres mondiales A. Kourouma (1999, p. 25) etc. propose un contrat de lecture dans lequel la narration implique la mémoire comme souvenir d'une réalité socio-historique souveraine. C'est ce que semble dire P. Ricœur (1985, p. 355) lorsqu'il écrit que : « L'identité narrative se dresse ainsi comme une vie tout entière, prenant en charge un tissu de faits ou d'histoires racontées dans la mesure où les événements qui seront racontés disent le qui et le quoi de celui-ci ».

Cette façon de mettre en rapport la fiction avec la mémoire, on la retrouve également dans des figures incontestables de présidents dont les portraits et les références totémiques romanesques révèlent la triste réalité des dictateurs africains. Ainsi, les possibilités figuratives qui sont attachées, par exemple, aux composantes « l'homme au totem caïman » et « l'homme au totem léopard » permettent une extension rationnelle et raisonnable qui admet qu'il s'agit respectivement d'Houphouët Boigny, lui-même lié à ses mythiques caïmans de son palais de Yamoussoukro et de Mobutu dont la passion pour le léopard a déjà été évoquée. En tout état de cause, il y a pertinence de témoignage lorsque, au sujet précisément des personnages de *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Kourouma confie ceci à T. Le Renard et C. Toulabor (1999 : p.178) : « J'ai voulu écrire ce roman avec des noms Sékou Touré, Houphouët Boigny, Bokassa, Mobutu (...) J'ai gardé toutefois certains de leur totem : le caïman, le léopard (...) ».

Cette écriture systématise, non le reflet de l'être, mais, l'être lui-même. Elle indique, non, l'aperçu de l'organisation sociale, mais, la sociologie politique africaine elle-même, dans l'ordre d'une schématisation véridique. En gros, dans la pratique géopolitique en tant que pacte factuel et référentiel d'un vécu, le réel s'offre dans sa nudité tangible et exhaustive. Et le palpable se révèle dans un angle de convocation des individus conformes à leur apparence tel « Blaise Diagne, le premier député nègre du Sénégal, chargé du recrutement des noirs » A. Kourouma (1999, p. 13) et surtout d'évocations des lieux analogues à leur désignation. On peut noter au passage la charge référentielle que renferme l'évocation des pays : la France l'Allemagne, le Sénégal, le Maroc etc.

Par ailleurs, la vérification de l'exactitude des faits racontés est assumée dans la fabulation idéologique de l'histoire personnelle du troisième président du Togo : Gnassingbé Eyadema. D. Viart et B. Vercier (2005, p. 31) posent le fait que la spécificité du récit de vérité n'est pas tant cette vérité révélée, mais plutôt la manière de la dire. Car disent-ils, si une écriture « recèle quelque vérité, c'est dans la manière de dire, pas dans ce qu'elle dit. La vérité de chaque individu doit s'inventer, et elle invente, à chaque fois, une écriture ».

Le récit de Kourouma comporte des marques d'historicité qui justifient l'amertume ressentie par le jeune soldat Eyadema, après le refus du président Sylvanus Olympio de cautionner sa candidature à l'École d'officiers de Fréjus en France. Cet incident historique, qui servira de mobile au coup d'État et à l'assassinat du président Olympio dans la réalité historique, invite à la confrontation avec ses codes romanesques, précisant que la révolte fatale de Koyaga est consécutive au refus du président de la République du Golf de verser aux soldats démobilisés leurs pensions alimentaires : « Laissez-moi faire ! Laissez-moi faire ! Je vais le tuer. Après, j'irai à la présidence.

J'irai réclamer au président l'argent que nous avons gagné avec notre sang » A. Kourouma (1999, p. 80).

Cette conception du témoignage, qui s'élabore par le biais de ce que l'auteur a vu et entendu ou par ce qu'il a entendu rapporter, offre à son texte des pactes de lecture aux indices de roman-biographique, de roman-mémoire et de roman-journaux. Autrement dit, le côté documentaire de ce roman, codifié par ses marques d'historicité, essentielles à la construction de la pertinence et de l'expressivité, opère par un recyclage de certaines informations de la vie d'Eyadema.

L'écriture, telle une mise en archive, ne manque pas d'assumer le pari d'objectiver les intertextes officiels et non officiels. Elle cautionne les pulsions hargneuses, rancunières et vindicatives du personnage et de la personne pour permettre au lecteur de décrypter la réalité que l'écriture romanesque emprunte à l'expérience socio-historique. À cet effet, F. Paravy (1999, p. 37) constate que : « Dans les textes où l'intention critique (historique, politique et sociale) préside largement à la création romanesque, l'histoire du héros est en quelque sorte un alibi, derrière lequel se profile une autre histoire, qui n'est autre que l'histoire de l'Afrique ou d'un pays d'Afrique ».

Conclusion

En attendant le vote des bêtes sauvages, de toute évidence, est une écriture romanesque atypique, débauchant le profil sacerdotal du genre. C'est, certainement, à dessein que cette œuvre se définit comme le récit d'un « diseur de vérité ». La démarche créatrice est fondée sur des faits réels d'enseigne existentialiste, accomplis par un peuple, par une culture, par des personnalités et des marques d'historicité qui font le bilan d'une vie récente et concrète. Si donc Kourouma tente de représenter l'animation de la vie réelle avec l'ambiance du quotidien vécu dans les us et coutumes Malinké, l'imaginaire narratif, pour sa

part, trahit le jeu interne des données fictives par une théâtralisation intelligible qui décline la réalité du monde politique africain mais aussi l'histoire de certains présidents africains.

Les narrations qui s'enchevêtrent et tissent leurs toiles dans lesquelles les instances énonciatives sont prises dans l'œuvre permettent à Ahmadou Kourouma d'incarner au plus haut niveau cette turbulence de l'écriture nouvelle dans son rapport aux signes, à la langue et au réel. Un tel récit, habité par le trauma de l'histoire et de la politique qui interfèrent constamment avec les résurgences de la mémoire collective, produit les conditions de possibilité d'une nouvelle vision politique, d'une modernité géopolitique affranchie de toutes les formes de totalitarisme.

Références bibliographiques

Borgomano M. (2000). *Des hommes ou des bêtes ? Lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*. Paris : L'Harmattan, 210 p.

Chevrier J. (1986). *L'arbre à palabre : Essai sur les contes et récits traditionnels d'Afrique noire*. Paris : Hatier, 335 p.

Cross E. (2003). *La sociocritique*. Paris : L'Harmattan, 206 p.

De Biasi P. M. (1990). « les points stratégiques du texte ». *Le Grand Atlas des littératures*, Paris : Encyclopaedia universalis, p. 24-27.

De Menthon J. (1993). *À la rencontre du...Togo*. Paris : L'Harmattan, 271 p.

Duchet C. (1973). « Une écriture de la socialité ». *Poétique n°16*, Paris : Seuil, p. 446- 454.

Fromilhague C., Sancier-Château A. (1996). *Introduction à l'analyse stylistique*. Paris : Dunod, 270 p.

Gandonou A. (2002). *Le roman ouest-africain de langue française (étude de langue et de style)*. Paris : Karthala, 357 p.

Gassama M. (1995). *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*. Paris : Éditions ACCT et Karthala, 441 p.

Kesteloot L. (2001). *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Editions Karthala-AUF, 386 p.

Kourouma A. (1999). « Entretien avec Ahmadou Kourouma ». Propos recueillis par Thibault Le Renard et Toulabor Comi, *politique africaine*, n°75, p. 178-187.

Todorov T. (1966). « Les catégories du récit littéraire ». *Communication*, p. 125-151.

Kourouma A. (1999). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil, 357 p.

Le Corre H. (2003). « Discours testimonial et discours prophétique ». *Formes discursives du témoignage*, Toulouse, CEDEX, p. 69-88.

Levi Strauss C. (1966). *Mythologique II, Du miel aux cendres*. Paris : PLON, 231 p.

Maingueneau D. (2004). *Le discours littéraire*. Paris : Armand Colin, 272 p.

Maingueneau D. (1993). *Le contexte de l'œuvre littéraire*. Paris : Dunod, 143 p.

Paravy F. (1999). *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*. Paris : l'Harmattan, 384 p.

Reuter Y. (2000). *L'analyse du récit*. Paris : Nathan, 220 p.

Ricœur P. (1985). *Temps et récit III*, Paris : Seuil, Coll. « L'Ordre Philosophique », 433 p.

Schaeffer J.-M. (Mars 2000). « Pourquoi la fiction ? ». *Littérature* n°117, p. 126-127.

Thoyer A. (1995). *Récits épiques des chasseurs Bamanan*, Paris, L'Harmattan, 256 p.

Vercier B., Viart D. (2005). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutation*, Paris, Bordas, 53 p.

Zima P. (1978). *Pour une sociologie du texte littéraire*. Paris : Puf, 373 p.